

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

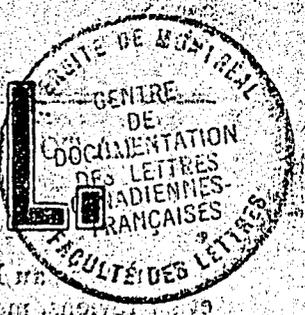
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

M 573
Calladiana

LE MENESTREL

LE MENESTREL



PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I. QUEBEC, 4 JUILLET, 1844. No. 3.

SOMMAIRE :—MORT D'ABEL, (Poésie.)
LA TOUR DE FRANÇOIS, 1er (Nouvelle Historique.)
AMOUR, (Poésie.) UN SOUVENIR DE VOYAGE, (suite.) ; SONNET SUR UNE PRISE DE VOLLE.

Poésie.

MORT D'ABEL.

Des nuagés affreux, coupés d'affreux éclairs,
De leur voile funèbre enveloppaient les airs ;
Du bout de l'horizon, apportant le ravage,
Par degrés s'allongeaient les noirs flancs de l'orage ;
Et des arbres brisés les longs gémissements,
D'un tigre furieux les sourds rugissements,
Mêlés au bruit lointain d'un livide tonnerre,
Ensemble présageaient un grand crime à la terre.
Cain, le cœur gonflé du poison des enfers,
Et d'une âcre sueur les membres tout couverts,
Appuyé sur sa bêche et regardant la foudre :
" Grand Dieu ! tu tardes bien de me réduire en poudre !
Je suis las de la vie, ouvre-moi les tombeaux :
Vois mon sein presque nu sous de honlieux lambeaux ;
Vois fumant de sucir mon bras opimaire !
Fatiguer sans relâche une terre marâtre !
Ma femme !... Ah ! la misère a desséché son sein,
Et mes fils affamés me demandent du pain.
Tu ne fais rien pour moi, tu fais tout pour mon frère.
Ses fils, l'amour de Dieu, la fierté d'une mère,
L'attendent, orgueilleux de leurs riches habits,
Et ne peuvent compter ses nombreuses brebis.
Quel opprobre pour moi !... S'il offre un sacrifice,
Sur lui descend du ciel la flamme protectrice ;
Et le ciel me renie ! et ses feux méprisants
Insultent mon autel et mes humbles présents !
Tremble, Abel ! oui, je veux, punissant la puissance,
Connaitre un seul plaisir, celui de la vengeance.
Il dit. Pour un moment le soleil se grossit,
Perçé d'un trait de feu le ciel lui s'éclaircit,
Déchaîne tout à coup le vol de la tempête,
Et sur le front d'Abel un feu divin s'arrête.
Tu portes, fils d'Adam, sur ce front ingénu,
L'ineffable beauté que donne la vertu,
Et ton cœur te nourrit de cette sainte joie
Qu'à ses plus chers élus le Roi des cieux envoie.
Tu flûte harmonieuse, aux sons plus doux encor,
Que le miel dont l'abeille embaume son trésor,
Ramène tes brebis, qui près de toi bondissent ;
Du bonheur de leur maître elles se réjouissent ;

Et tressaillant d'orgueil devant son bien-aimé,
La terre se revêt d'un voile parfumé,
Qui de tes pas sacrés garde et chérit l'empreinte.....
Il aperçoit Cain, et vole plein de crainte :
" Oh ! mon frère ! mon frère ! ah ! viens donc m'em-
— Recule, vil serpent, tu viens pour m'enlacer !
— Mon frère, sauvons nous des fureurs de l'orage.
— Lâche, vas bien plutôt, sauve-toi de ma rage !
— Eh ! que t'ai-je donc fait ? veux-tu tous mes trésors ?
— Non, non, que le travail brise plutôt mon corps.
— Implore le Seigneur, ta moisson sera faite.
— Dieu, Dieu m'a rejeté comme je te rejette !
— Mais ta haine, mon frère, est un crime à ses yeux.
— Le crime est pour Adam qui nous fit malheureux.
— Misérable, tais-toi, tu blasphèmes ton père !...
— Traître ! toi, m'insulter ! tiens, ressens ma colère !...
Cain frappe du pied, lève un bras criminel,
Et sur le front d'Abel abat un coup mortel.
Il tombe !... juste Dieu ! pour son frère il l'implore,
Et son dernier regard lui pardonnait encore.
Les traits du meurtrier se chargent de pâleur,
Dans tout son corps s'agit un frisson de stupeur ;
Son bras sanglant frémit, ses terreurs le suffoquent ;
Son regard reste fixe, et ses dents s'entrechoquent ;
Et d'horreur ses cheveux se sont tous hérissés.
Comme un faisceau d'épis ses remords sont pressés.
Soudain l'orage éclate au bruit d'un noir tonnerre,
Sa mère appelle ; ô Dieu ! c'est la voix de sa mère !...
" Viens, viens, ô mon cher-fils ! ramène mon Abel !
Fuyez tous deux, fuyez la tempête du ciel !
Cain reste, plongé dans un affreux silence ;
Sa mère étend les bras, vers sa mère il s'élançe !
Soudain pâlit, recule, et tremble à cette voix ;
Et, poussant un grand cri, se plonge au fond des bois.

MOLLEVAULT.

Notice sur Mollevault.

MOLLEVAULT (Charles-Louis) naquit en 1777. Il jeta les fondements de sa réputation en publiant sa traduction en vers des quatre principaux poètes érotiques de l'ancienne Rome : Ovide, Tibulle, Catulle et Propertius. Sa copie est élégante et fidèle, et sa versification harmonieuse et pure. On est loin de pouvoir en dire autant de sa traduction de l'*Enéide*.

Parmi les nombreux ouvrages poétiques de Mollevault, il est juste de remarquer encore les *Chants sacrés*, traduction plus ou moins fidèle des plus beaux passages de la Bible.

LA TOUR DE FRANÇOIS 1er.

Je reviens au Havre, après cette digression, et j'y reviens, mes jeunes amis, pour vous raconter une autre histoire.

Je vous ai dit que, dans la ville toute jeune, toute blanche et toute coquette du Havre, on saluait, à l'entrée du port, *la tour de François 1er*; elle est là, comme pour faire souvenir des temps passés, dans une ville qui ne s'occupe que du présent et qui rêve peu de chevalerie, comme vous le pensez bien. Je suis allé la visiter : elle parlait plus à mon imagination que toutes les usines modernes. Cette tour, qui a sa base dans les flots et dont les murailles sont fortes et épaisses, a été prise par un seul homme et défendue par lui seul contre toute la garnison ; cet homme était Français, et s'appelait Aignan Lecomte.

Écoutez :

C'était pendant la guerre des trois Henri, Henri III, Henri de Guise et Henri de Navarre, époque aventureuse si jamais il en fut. Un jeune homme des environs de Caen s'ennuya de son repos, et, quoique sa fortune et sa position dans le monde le missent à même de rester chez son vieux père, sans être comme tant d'autres obligé de guerroyer pour vivre, Aignan Lecomte s'engagea... Mais, devenu simple soldat, il avait gardé plus d'un sentiment de son éducation première, au dedans de lui il avait conservé plus d'orgueil qu'il n'en aurait fallu à sa situation nouvelle.... Et puis, dans la vie de garnison, il trouvait trop de longs loisirs.

Quand le corps auquel il appartenait vint au Havre, ses journées lui passèrent plus vite ; aller voir la mer, aller s'asseoir sur ses rivages, regarder les vagues venant se briser une à une à ses pieds, lui furent des plaisirs.

La mère et la sœur d'Aignan, d'après tout ce qu'il leur avait écrit du Havre, étaient venues s'établir dans la ville de François 1er ; toutes les deux avaient pris une maison sur les côtes de la Hève, et quand l'exercice, la parade, et la revue étaient finis, Aignan s'empressait d'aller chercher sa sœur pour faire avec elle ses promenades de mer. Mathilde Lecomte avait, comme son frère, une sorte de passion pour la mer. Sa jeune imagination s'exaltait devant l'immensité des flots, c'était avec délices qu'elle

se s'abandonnait dans un léger esquif au balancement des vagues ; ainsi bercée ou poussée par la brise, elle composait et chantait des barcarolles ; et quand Aignan était à ses côtés, tenant la rame et l'aviron, il ne lui manquait rien, car, après Dieu et sa mère, ce qu'elle aimait le plus, c'était son frère, né le même jour qu'elle.

La jeune fille avait une grande exaltation dans l'esprit ; une fois sa mère avait voulu qu'Aignan entrât comme clerc dans l'étude d'un tabellion, et elle avait apporté à son frère l'épée de leur père, et lui avait dit : " Ne sois jamais que soldat, si tu veux que je t'aime toujours." Aussi quand il eut pris la cuirasse et le casque, elle s'attacha encore davantage à lui, et, pour les grandes revues, elle prenait plaisir à lui faire de beaux nœuds d'épaules et à arranger son panache blanc sur son casque.

Un jour, elle passait avec sa mère sur une place de la ville, elle y vit une grande foule rassemblée ; alors les armées n'étaient plus ce qu'elles sont aujourd'hui, et la discipline devait être beaucoup plus sévère, car des aventuriers turbulents composaient plus d'un corps. Cette foule, que Mathilde venait de voir sur la place, était venue là pour voir donner la bastonnade à un soldat, camarade d'Aignan ; et Aignan avait été obligé d'assister, l'arme au bras, à cette exécution militaire ; il en souffrait, il en rougissait, quand ses yeux se détournant du malheureux condamné, rencontrèrent ceux de Mathilde.... Oh ! alors, il devint rouge et tremblant et fut torturé presque à l'égal de son infortuné compagnon.

" Il y a honte à recevoir des coups de bâton ; il y a honte à les voir donner, sans se révolter contre cette barbarie !...."

C'était Mathilde, qui, parvenue jusqu'à près de son frère, lui avait adressé ces mots et avait disparu.

Dès le soir, Aignan se hâta de courir à la demeure de Mathilde, il avait besoin de lui jurer qu'il mourrait plutôt que de se soumettre à la dégradante humiliation qu'elle avait vu le matin même exercer contre un de ses compagnons d'armes.

Il y a une grande puissance dans les paroles, dans les assurances de la personne qu'on aime ; aussi, la jeune fille finit par croire Aignan, et par lui pardonner d'avoir assisté, sans se révolter, à l'exécution du matin.

Pour avoir des ennemis, il ne faut pas toujours, être méchant. Ainsi, Aignan, dont le caractère était si inoffensif, le cœur bon et l'humour enjouée, avait été pris en antipathie par un sous-officier du corps, nommé Le Tournois. Une après-dînée, ce sous-officier dit au frère de Mathilde : " J'ai vu ta sœur, elle t'attend ce soir pour faire une promenade en mer, tu vois que je suis bon camarade.

—Merci, merci," répondit l'heureux soldat, et, rapide comme la jeunesse et l'amour du plaisir, le voilà sur le chemin de la Hève. Comme il arrivait chez sa mère, la servante lui dit : " Mes maîtresses sont sorties, elles vont rentrer tout à l'heure, attendez-les..." Il attend, le temps marche, marche, et Mathilde ne revient pas. Il est près de six heures, c'est à sept heures précises qu'il doit être de faction à la tour; Mathilde tarde encore..., il va partir... Comme il allait franchir, il les aperçoit toutes les deux...

" Oh ! que vous venez tard !

—La soirée est superbe, il va faire frais sur l'eau.

—Je n'ai plus que trois quarts d'heure, c'est trop peu de temps.

—Ainsi, tu ne veux pas profiter de cette petite nef qu'on m'a prêtée pour ce soir ?..

—Mathilde, écoute, voilà le quart après six heures qui sonne.

—Ah ! mon frère, tu as peur que je te gronde, tu ne veux pas venir avec moi.

—Tu sais bien, Mathilde, que c'est ma plus grande joie.

—Eh bien ! vois comme la mer est belle, j'ai fait une barcarolle, je te la chanterai au large.

—Au large ! pas pour ce soir, il faut retourner au quartier.

—Je te reconduirai en canot.

—Partons donc tout de suite."

Les voilà tous deux dans la petite barque, leur mère reste sur le rivage et leur recommande de ne pas perdre de temps pour regagner la tour, où son fils doit être de faction.

Aignan a saisi les rames, Mathilde chante, et son frère l'écoute et la regarde... ; cependant, malgré le plaisir qu'il ressent à être ainsi au près d'elle, par une belle soirée et sur une mer tout éclatante des derniers rayons du soleil couchant, il a le cœur serré... ; il pense qu'il arrivera trop tard à la tour.

" Ciel ! voilà la demie.

—Ami, redouble de force, tu rames mal... ; donne-moi, je vais t'aider. Notre voisin, le vieux marin, m'a enseigné à tenir l'aviron. Donne-moi une de tes rames.

—Tes mains délicates souffriront ; regarde les miennes, elles sont déjà tout enflées.

—Mains de soldat, mains inaccoutumées à l'aviron ; moi, je te le répète, à présent, je suis habile... ; le capitaine a fait de moi une espèce de matelot.

—Oh ! je sais que tu es ardente et intrépide en mer, aussi j'aime à te voir aider le pauvre vieux pêcheur de la Hève... Ciel ! voilà les trois quarts.

—Oui, j'ai entendu l'horloge.

—Nous n'arriverons jamais dans un quart d'heure.

—Courage, courage, ami, redoublons de force.

—Regarde mon front, il ruisselle de sueur ; j'ai beau faire, le canot n'avance pas... ; tu le vois, ma sœur, chacun de ces coups de rame est bien donné, et cependant nous avons l'air d'être à l'ancre.

—Je n'y conçois rien. Il y a comme un mauvais sort jeté sur la barque.

—Mathilde, tu connais le châtement... ; si j'arrive une seconde après sept heures...

—Oh ! oui, l'affreuse, l'ignominieuse bastonnade... Aignan, mon frère... , rame, rame donc.

—Malédiction ! la nef semble clouée aux flots, vois, elle ne marche pas."

Parlant ainsi, le malheureux Aignan se penche au dehors, cherche avec la main sous les flancs du petit canot... Oh ! désespoir ! oh ! trahison ! c'était le Tournois qui avait procuré cette barque à Mathilde, et le traître avait cloué une planche à la quille du canot, pour se venger d'avoir été dédaigné d'elle...

Aignan ne perd pas une seconde, se jette à la mer, arrache la planche, rentre dans le bateau et se ressaisit des rames.

" Ecoute ! crie Mathilde.

—C'est l'avant-quart. Entends-tu le roulement de tambour qui précède l'heure ?

—Non.

—Oh ciel ! écoute.

—Rien.

—Oui, oui, j'entends.

—Rien, mon ami, rien.

—J'ai donc le délire?

—Nous voici à la jetée.

—Mathilde, me vois-tu déshonoré?

—Tais-toi... rame.

—Battu comme mon pauvre camarade!

—Aignan! Aignan! encore quelques coups d'aviron; nous voici arrivés.

Mathilde disait vrai, la barque a touché les pierres du quai, Aignan s'est élancé... En deux bonds, il va être à son poste... Mais la cloche a sonné... sonné sa punition, sa honte, sa mort, car il ne se soumettra pas à l'odieux châtement... Il ne franchira le seuil de la tour qu'après l'heure fixée... Mathilde lui adresse quelques mots, lui fait signe de revenir, il ne voit rien, il n'entend rien... Oh! oui, il entend toujours la fatale cloche dont chaque tintement lui répète: *Deshonneur! deshonneur!*

—Tu es mon prisonnier! lui dit Le Tournois, avec un infernal sourire, rends-moi ton sabre.

—Mon sabre! traître!... il te passera à travers le corps; et comme il le disait, il l'aurait fait, si d'autres soldats ne s'étaient jetés entre lui et le sous-officier.

Ceci se passait devant la tour de François Ier. Les hommes qui s'y trouvaient descendent sur la petite place qui y touche, pour séparer Aignan Lecomte et Tournois. Aignan, acculé à la porte, ne voulant pas se rendre, car la dégradante punition était toujours présente à sa pensée, franchit subitement le seuil de l'entrée de la tour, et pousse l'énorme et épais battant de chêne doublé de fer entre lui et les hommes qui voulaient le désarmer... Le Tournois et ceux qu'il commande font de vains efforts pour rouvrir la porte du fort, les gros verroux ont été poussés par Lecomte, et le voilà seul dans la tour de François Ier.

Je me figure que si le roi chevalier avait pu revenir à la vie et voir Aignan Lecomte s'apprêtant à soutenir *seul* un siège, il lui aurait souri comme à un brave soldat!

—Rendez-vous! rendez-vous! lui crie-t-on du dehors.

—Jamais! jamais! vous ne m'aurez que mort."

Tournois écume de rage. Mathilde remercie Dieu: elle ne sait pas ce qui adviendra à son frère; elle ne sait qu'une chose: il est sauvé du déshonneur.

La foule est devenue grande devant la tour, et déjà des paris se font: le soldat se rendra-

t-il, ou ne se rendra-t-il pas? On a envoyé dire au gouverneur du Havre que la tour de François Ier vient d'être prise... prise par un seul homme!

Le gouverneur arrive, la générale bat, les troupes se rassemblent, de nouvelles sommations sont faites, toutes sont vaines. La garnison... c'est-à-dire Aignan Lecomte, tient toujours.

Enfin des coups de fusils sont tirés de part et d'autre; Aignan a trouvé des armes toutes chargées au corps-de-garde, quelques-uns des assiégeants sont blessés.

—Des échelles! des échelles! à l'assaut! à l'assaut!"

Et les échelles sont appliqués contre les flancs bosselés de la tour. Mais Aignan se multiplie et va de l'une à l'autre, les pousse, les renverse et fait pleuvoir des pierres sur les hommes du dehors... Quelques-uns ont voulu pénétrer par une étroite ouverture, la hallebarde de l'assiégé les a reçus.

On se battait encore quand la nuit vint, et le peuple faisait des vœux pour qu'Aignan ne fût pas vaincu. Il y avait dans son audace, quelque chose qui s'était emparé des sympathies de la multitude.

Le lendemain, lorsque la petite lueur du jour parut, Aignan monta sur la plate-forme de la tour et regarda du côté de la mer. Quand le brouillard du matin commença à se dissiper, il vit une barque et une femme, il leva le bras de ce côté, agita son mouchoir. Mathilde: (c'était elle) répondit à ce signe; il avait voulu lui dire: *Tu le vois, j'aime mieux la mort que le déshonneur.*

Elle avait voulu lui répondre: *Ami, je t'approuve et t'admire.*

Puis le brouillard redevint épais, et Aignan ne vit plus rien... "Ce n'était point une vision dit-il, c'était bien elle... Elle m'approuve, je ne me rendrai pas... Je mourrai... Elle me pleurera, elle me regrettera; car j'aurai tenu le serment que je lui avais fait de mourir plutôt que de me soumettre aux coups flétrissants du bâton..." Quand Mathilde avait apparu dans la nef éclairée par le premier rayon du soleil, c'avait été une grande joie pour le vaillant soldat, c'avait été sa dernière...

Le Tournois avait vu Aignan paraître sur la plate-forme et se rapprocher souvent du parapet du côté de la mer. Plus d'une fois le malheureux soldat s'était penché par-dessus les cre-

neaux pour tâcher d'apercevoir encore sa sœur bien-aimée.

Et le rancuneux Le Tournois s'était dit: Il reviendra regarder encore. Alors il était descendu dans un des bateaux au-dessous de la tour, et là il guettait le moment favorable. Aignan revint, en effet, au parapet, agita encore son mouchoir...; à cet instant, Tournois ajusta son arme, le coup partit, et le brave Lecomte tomba frappé d'une balle à la tête!

Ainsi perit Aignan, mais il ne se rendit pas, et mourant sur la tour du roi chevalier, à son dernier souffle, lui aussi put dire: *A tout perdu, fors l'honneur.*

Le lendemain, le corps d'Aignan Lecomte fut porté au cimetière, une grande foule de peuple y suivit son cercueil. Un de ses camarades en l'ensevelissant avait trouvé sur sa poitrine un scapulaire. La mère de Mathilde le sut et vint pour l'acheter au soldat.

"J'aurais honte de le vendre, répondit à la mère le camarade du mort, mais je suis heureux de vous l'offrir. vous le remettrez, au nom du pauvre Aignan, à sa chère Mathilde."

Ce don fut apporté à la sœur désolée, elle le baïsa, le suspendit à son cou; et puis elle passa l'eau, alla à notre Notre-Dame de Grâce, et là fit un vœu...; puis, bien triste, elle revint auprès de sa mère, tâchant de vivre à Ingouville. Elle resta ainsi pleurant et souffrant l'espace de deux années, et, sa mère étant morte, elle tint le vœu qu'elle avait fait à la chapelle de Grâce, et se rendit à Caen, où elle était née, le même jour qu'Aignan, entra chez les sœurs hospitalières, et s'y consacra à Dieu et aux soldats blessés, pour le reste de ses jours.

VICOMTE WALSH

IMPRESSIONS DE VOYAGE

AMOUR.

Amour, parfum du ciel,
Aloès ou cinnamé,

Fleur qu'on aime à cueillir dans les jardins de l'âme,

Oh! verse sur nos fronts un peu de ton doux miel!

Amour, trésor d'en haut que la terre réclame,

Amour, parfum du ciel!

Je souffrais, je changeais à chaque instant de place,

Abattu par le chaud du jour,

Quand j'ai rencontré l'ombre et le frais qui délasse,

Sous l'arbre en fleurs qu'on nomme amour.

Oh! l'amour, c'est la vie: oh! n'en rêvez pas d'autre:

C'est le seul bien réel;

Aimez donc d'un amour immense, universel;

Aimez, mais comme Jean, le doux et saint apôtre,

Aimez, mais comme Rachel, la douce et sainte mère.

Aimez et secourez, en tous lieux, à toute heure,

Avec effusion,

L'indigent sans appui, l'exilé sans demeure,

Quiconque souffre et pleure,

Qu'il vous appelle ou non;

Ceux-là surtout, ceux-là que le ciel prédestine

Pour un séjour meilleur;

Ces hommes de tristesse, élus de la douleur,

Qui sentirent d'abord sur leur bouche enfantine

Le baiser du malheur;

Ceux-là que la main rude, avare et mercénaire

D'une femme étrangère

Berçait pour un peu d'or,

Et qui n'ont pas connu ces caresses de mère

Dont je parle en pleurant, car j'ai la mienné encor.

Aimez aussi le riche, aimez l'heureux du monde;

Frères, pardonnez-leur!

Pardonnez-leur le rire: oh! le rire est menteur

Qui sait si, pour cacher quelque angoisse profonde

Leur main n'emprunte pas le masque du bonheur?

Aimez-les; l'Homme-Dieu, ce modèle des pères,

N'a pas dit: "Choisissez."

Il a dit: "Aimez-vous; n'êtes-vous pas tous frères?"

Portez donc en commun vos communes misères;

Aimez-vous; c'est assez."

Oh! que l'amour est doux! que sa force est divine!

Que ne puis-je, ô mon Rédempteur,

De tous les cœurs souffrants, ne former qu'un seul cœur.

Pour l'étreindre sur ma poitrine

Amour, parfum du ciel,

Aloès ou cinnamé,

Fleur qu'on aime à cueillir dans les jardins de l'âme,

Oh! verse sur nos fronts un peu de ton doux miel.

Amour, trésor d'en haut, que la terre réclame,

Amour, parfum de ciel!

E. TURQUETY

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

(Suite.)

LETTRE IX.

Merci, Paul, mille fois merci!

Si tu savais ce que la lettre m'a fait de bien;

Je l'ai lue et relue plus de cent fois, je l'ai pres-

sée contre mon cœur, et je l'ai embrassée

comme je l'eusse embrassé toi-même.

Me voilà tranquille maintenant, me voilà plein d'une nouvelle ardeur pour le travail ; tu m'as donné de la résignation, tu m'as rendu toutes mes espérances ! brave et excellent ami.

Tu as raison de me gronder. Je n'ai jamais douté de ta générosité et de ton bon cœur ; mais j'étais si découragé et si triste, j'étais si effrayé, si bouleversé, que, tout en te racontant mes peines et mes craintes, je t'oubliais, je me croyais abandonné du monde entier. Je t'appelais mon ami, sans songer que ce nom seul est une ressource ; tu m'as bien fait sentir ma faute, et tu m'as puni d'une manière digne de toi.

C'est entendu : si jamais je viens à manquer, tu te chargeras de ma mère, tu la soigneras comme si tu étais son fils, tu l'aimeras comme je l'aime moi-même !

Ah ! maintenant, vienne la mort ! je n'en ai plus peur, je l'attends de pied ferme ; je n'emporterai point dans la tombe la crainte que ma mère aille mendier son pain.

Ta promesse, mon cher ami, m'a presque fait oublier les malheurs qui nous accablent. J'ai annoncé à ma mère d'un air joyeux et satisfait que décidément je ne quittais point la peinture, puis je suis allé trouver notre professeur pour lui expliquer mon absence et lui apprendre ma rentrée prochaine à son atelier.

C'est un excellent homme M. L***. J'ai vu des larmes dans ses yeux pendant que je lui racontais nos malheurs. Il m'a parlé ensuite avec la chaleur et la vivacité d'un artiste ; il m'a encouragé avec la délicatesse d'un bon cœur.

« Vous avez un coup de pinceau, jeune homme, qui peut réparer tout cela. Laissez-vous diriger, laissez-vous conduire, et vous arriverez à de grandes choses. Je vous promets un brillant avenir.

« Tenez, je puis vous dire ici, non pour vous flatter, car je déteste les flatteries, mais parce que dans la position où vous êtes, cet aveu peut vous être utile : vous êtes de tous mes élèves celui sur lequel je fonde le plus d'espérances, vous avez des dispositions naturelles que tous n'ont pas ; vous avez une imagination qui manque à un bon nombre, enfin vous êtes le seul, je crois, qui ayez fait des études complètes : or c'est un avantage immense que vous avez là. On s'imagine qu'un peintre n'a besoin d'apprendre que le dessin et la couleur, on se persuade généralement que l'éducation de

l'atelier est la seule nécessaire, c'est une erreur, une erreur grossière ! Un artiste doit être instruit, savant ; il faut qu'il sache tout en quelque sorte ; il doit connaître l'histoire de tous les peuples et de tous les temps, les particularités de chaque pays, les mœurs et les coutumes de chaque nation ; il doit être architecte, poète, naturaliste ; il a besoin d'étudier l'anatomie, la géométrie, la philosophie même. Enfin je n'en finirais pas si je voulais vous énumérer tout ce qu'il doit savoir.

« Grâce aux études que vous avez faites, vous savez un peu de tout cela. Eh bien, du courage à la besogne ; vous êtes armé, il ne s'agit plus que de combattre pour triompher.

« Je vous promets victoire et succès si vous êtes confiant et docile. Étudiez l'antique, méditez nos grands maîtres ; ne vous perdez point à faire des portraits ou des copies, et dans un an vous aurez une réputation commencée.

« C'est dans six mois que l'on concourt pour le prix de Rome ; travaillez bien d'ici là, et vous pourrez vous présenter avec plus de chances que bien d'autres... »

Des chances pour le prix de Rome... moi !... oui, Paul, oui ; c'est M. L*** qui me l'a assuré ! J'étais prêt à lui sauter au cou et à l'embrasser.

Dès le jour même je me suis mis à l'ouvrage ; j'ai travaillé avec une ardeur extraordinaire ; j'ai fait toute une académie dans ma journée.

Je ne songe plus qu'au prix de Rome ; j'y pense le jour, j'y rêve la nuit. J'entends toujours ces paroles de mon cher professeur : *Travaillez bien d'ici là, et vous pourrez vous présenter avec plus de chances que bien d'autres.*

C'est que si je l'obtenais, vois-tu, nous serions tirés d'embarras. Ce prix-là est un commencement de fortune et de réputation. Il vous met en évidence, il vous donne une position. Tu sais que ceux qui obtiennent ce prix vont à Rome aux frais du gouvernement ; ils y passent quatre ans, au milieu des chefs-d'œuvre de Raphaël ; entourés de toutes les ressources de l'art, logés comme des princes, et nourris comme des seigneurs ; avec tout cela ils ont encore des appointements fort raisonnables ; ils peuvent faire des tableaux, obtenir des commandes, expédier des copies, que sais-je, moi ! Songe donc comme je serais heureux s'il me tombait une pareille fortune ; ma mère viendrait avec moi ; elle ne pourrait pas demeurer

au palais des artistes, mais elle logerait le plus près possible ; nous prendrions nos repas ensemble ; je travaillerais chez elle. Grâce à mes appointements et à l'argent que je pourrais gagner, nous mènerions une vie aisée et heureuse ; tous nos malheurs seraient réparés, et cela dans six mois, tout de suite, je serais tranquille et content...

Oh ! comme je vais travailler !

Adieu.

LETTRE X.

Vite... Je trouve une occasion pour te faire parvenir cette lettre, je veux en profiter pour t'envoyer un gros paquet de bavardage : j'ai toute sorte de choses à te dire, et une longue histoire à te raconter. Au galop donc ; je vais, comme disait madame de Sévigné, je vais mettre à ma plume la bride sur le cou, tant pis si elle écrit mal, tant pis si ma narration est mauvaise. Je ne puis que te faire des esquisses, à toi d'en redresser les lignes, à toi de débrouiller mes idées au milieu des traits confus que je jette sur le papier.

Je commencerai par te dire que maman a été un peu indisposée la semaine dernière ; elle a eu un peu de fièvre qui m'a causé vingt-quatre heures de tourments et d'inquiétude ; heureusement j'en ai été quitte pour la peur. J'en ai dit de grand cœur mon *Deo gratias*.

Même succès à l'atelier, mêmes éloges de mon professeur. Tu vas crier bravo, eh bien, moi je n'en suis pas si enchanté ; pour les succès effectivement je dis tant mieux ; mais pour les éloges, modestie à part, je dis tant pis. On se dégoutte des compliments comme des friandises : un peu fait plaisir, mais trop fait mal au cœur. Et puis les louanges données devant des condisciples et des rivaux ont toujours de graves inconvénients ; elles engendrent l'envie, la jaloussie, la haine même... Je commence à dégringoler furieusement dans l'opinion de mes chers camarades.

A propos de camarades, te rappelles-tu le grand Stanislas D., cet original toujours si mal nippé qui fit ses classes avec nous, et nous amusa tant en rhétorique, avec ses idées bizarres, ses phrases excentriques et ses mots ridicules ?...

Je l'ai rencontré il y a quelques jours. Il est nettoyé, dégourdi, métamorphosé tout à fait. Il porte gants jaunes, fume le cigare de la Havane et garde la moustache ; avec cela grands airs, fière démarche, beaux habits, ton tranchant, en un mot tout ce qui constitue un fashionable !

Je ne le reconnaissais pas en vérité. Je fus tout étonné de me voir accosté par un aussi élégant jeune homme et de l'entendre m'appeler par mon nom ; mais en y regardant de plus près, j'aperçus le bout de l'oreille, et je reconnus l'individu. Alors ce furent des poignées de main de part et d'autre, des : *Comment vous portez-vous ? Très-bien et vous-même*, et nous fîmes route ensemble.

J'appris que le cher Stanislas jouit dans ce moment-ci de sept à huit mille livres de rente, il le dit du moins. Tu crois peut-être qu'il tient cela de ses père et mère ou de quelque oncle complaisant mort à point pour lui, laisser ses revenus ? eh bien, Paul, tu es dans l'erreur. Stanislas ne doit son aisance qu'à lui seul, il la doit... oh ! tu ne devinerais jamais ; je te le donne en cent... je te le donne en mille... mon cher, il la doit à son talent, à son mérite. Stanislas est journaliste ! oui, oui, journaliste ; tout ce qu'il y a de plus journaliste. Au sortir du collège, il rassembla quelques-unes de ses phrases excentriques, il entassa un certain nombre de ses mots ridicules, et ce spécimen à la main, avec cet aplomb que tu lui connais, il se présenta aux bureaux d'un journal. On vit dans ce morceau l'échantillon d'un esprit pittoresque et original, on l'accepta. Stanislas en fabriqua d'autres, il se mit à écrire contre toutes les choses existantes (c'est, suivant lui, le meilleur moyen de réussir), il attaqua tous les principes, toutes les opinions, toutes les vérités ; son genre plut au plus grand nombre, on lui demanda des articles de tous les côtés, et maintenant il écrit dans tous les journaux, dans ceux de gauche comme dans ceux de droite, peu lui importe ; la plupart du temps il est incompréhensible, il n'a pas même le sens commun, c'est égal on le loue, on l'admire, on le paie, et il est plus riche qu'un héros, il est né comme un parvenu...

-Pauvre garçon ! et pauvre siècle ! ses huit mille francs m'avaient d'abord fait venir l'eau à la bouche, mais ils sont si bien gagnés, que je

n'en voudrais pas, je crois, quand il me les donnerait pour rien ! Soit curiosité, soit fanfaronnade, il a voulu absolument monter chez nous. Il nous croyait peut-être riches encore ; il a été joliment désappointé : quand il m'a vu de quel air dédaigneux il toisa notre chétif appartement ! Il ne parlait presque plus, il me regardait avec hauteur ; je crois bien que si la chose avait été possible, il m'eût repris la poignée de main qu'il m'avait donnée en m'abordant.

Quand il se retira, nous rencontrâmes ma mère : il n'y fit pas plus d'attention que si c'eût été une servante !

Hélas ! Paul, voilà de ces humiliations auxquelles ma pauvre maman est exposée tous les jours ; depuis que nous sommes pauvres, il lui a fallu dévorer je ne sais combien d'affronts de cette sorte : le monde est si injuste, les hommes sont si ridicules ! Ce n'est plus l'honneur, ce n'est plus la vertu qui fait le mérite et commande le respect ; non, c'est l'argent, l'argent seule ! *O infandum !*

(Tu me diras que l'opinion des hommes est bien peu de chose, et qu'avec de la philosophie et de la religion, on sait bien vite se mettre au-dessus d'elle ; soit. Les mépris qui ne sont que pour moi me sont à peu près indifférents ; mais ceux qui s'adressent à ma mère l'insultent et m'irritent, je ne puis lui voir manquer de respect sans que le rouge me monte au visage. Le pauvre est mille fois plus dur quand on est deux à la supporter !)

Je ne t'ai point conté comment nous vivions depuis notre déménagement. Tu dois concevoir que c'est le plus économiquement possible. Nous n'avons point les moyens d'avoir une domestique, alors je fais ma chambre, et maman fait tout le reste : c'est elle qui balaie, qui essuie, qui nettoie partout ; c'est elle qui fait la cuisine, qui nous sert à table, qui lave la vaisselle ; déjà elle commence à avoir les mains calleuses et crevassées comme celles des femmes du peuple. Avec tout cela elle soigne, elle raccommode le linge, elle en veut même blanchir une partie. Si je me récrie et si je la plains, elle me répond que ça la distrait et que ça l'amuse...

Aux repas, je suis presque obligé de me disputer avec elle pour lui faire manger ce qui lui est nécessaire. Elle ne veut rien, tout est pour moi, tout ce qu'il y a d'un peu délicat et

de substantiel est fait à mon intention ; il n'y a que le pain et le fromage sur lesquels elle se réserve un droit personnel.

Dis-moi, comment ne pas aimer une pareille mère ? comment ne pas souffrir de toutes les privations qu'on lui voit subir ? comment ne pas désirer s'enrichir bien vite afin qu'elle ne soit plus pauvre ?

Aussi, je n'ai jamais tant songé aux moyens de gagner de l'argent. Autrefois je ne rêvais que succès, maintenant je ne pense qu'à la fortune. Le prix de Rome pourrait satisfaire ces désirs passés et ces désirs présents ; il me procurerait gloire et profit. Je m'y prépare avec toute l'ardeur dont je suis capable ; je ne fais que des études, rien que des études. L'autre jour, j'ai refusé une copie qui m'eût rapporté deux cent francs, parce que cette copie m'eût pris du temps, et que je n'ai point de temps à perdre.

Je voudrais trouver un moyen de gagner de l'argent, mais sans perdre de temps ; or ce n'est pas une chose facile.

Hier matin, comme je fouillais dans ma tête pour tâcher d'arriver à la solution de ce problème, le diable m'envoya une tentation à laquelle je faillis bien succomber. (Je t'ai promis une histoire, la voilà.)

J'étais à l'atelier, et je copiais bien tranquillement le torse de Laocoon, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, me fit relever la tête. C'était un de mes chers disciples qui arrivait, hurlant, chantant, sautant, faisant les cent coups. Il avait l'œil terne, le visage enluminé, la cravate mal mise, les habits en désordre, et il tenait sous le bras un sac volumineux.

« Hô ! hé !... les amis ! » s'écria-t-il en arrivant, du punch, du vin chaud, du... tout ce que vous voudrez !... voilà de quoi !

Et, il jeta par terre le gros sac qu'il avait sous le bras. Le son métallique qu'il entendit en arrivant sur le carreau annonça la monnaie qu'il renfermait : c'étaient de belles et bonnes pièces de cinq francs.

A ce signal tout le monde se leva, et puis ce furent des questions de toute espèce.

« Qui est-ce qui t'a donné ça ? Comment as-tu eu cela ? D'où cela te vient-il ? Où trouves-tu de pareils trésors ? »

— La roulette, messieurs, l'estimable roulette !... Je proclame ici qu'il n'y a rien de mieux inventé que la charmante roulette !

A ces mots de roulette mon cœur battit avec violence, et j'écoutai, la bouche béante, ce que nous raconta son enthousiaste partisan.

— « J'ai eu une chance ! criait-il à tue-tête, j'ai eu un bonheur ! une veine !... je peux bien me vanter qu'on n'a pas souvent de veine comme ça. »

— « Imaginez, messieurs, que jamais je n'avais mis les pieds chez Frascati. Je vais me promener hier avec un *pays* qui n'était pas plus avancé que moi ; nous allons faire la belle jambes sur les boulevards, prendre la demi-tasse au grand-Balcon, fumer le fin cigare ; et nous voulons nous en revenir par la rue Richelieu. Voilà qu'au coin nous apercevons le fameux no 113, avec sa grosse lanterne... »

— « Tiens, si nous entrons ? que me dit mon compagnon. »

— « Au fait, si nous entrons ? que je lui réponds. »

— « Ça va-t-il ? »

— « Ça va. »

— « Enlevé ! »

— « Nous ne faisons que deux sauts ; nous montons quatre à quatre les escaliers, et nous entrons dans les salons. »

— « Faites le jeu ! rien ne va plus ! faites le jeu ! rien ne va plus ! »

— « Attends, que je dis à mon compagnon, nous l'allons faire le jeu, et un peu ferme encore !... »

— « Nous avons six francs à risquer ! »

— « Il y avait tant de monde, tant de monde, que nous fûmes plus d'un quart d'heure à approcher du tapis vert ; une fois à côté je m'y poste en maître, j'allonge nos six francs : »

— « Rouge ! »

— « C'était rouge ; six francs d'empochés. »

— « Rouge encore ! »

— « Ça y était, et de deux... »

— « Et puis, ma foi, rouge, noire, rouge ! pas un coup de perdu ! une veine d'enfer ! un bonheur du diable !... Nous nous sommes retirés avec chacun deux mille quatre cents francs dans la poche ! »

— « Ce récit me bouleversa ; cette bonne fortune me tourna la tête, j'étais étourdi, comme hâletant. »

— « Alors une idée me frappa au cœur, une voix intérieure se fit entendre... »

— « Si je jouais, moi aussi ? »

— « Au premier abord l'expédition me parut excellent ; il me semblait, il me semblait résoudre parfaitement mon problème : c'était un moyen

de gagner de l'argent sans perdre de temps ; mais bientôt la raison reclama, elle me montra combien ce moyen était dangereux ; elle me le représenta comme illicite. »

— « De quel droit irais-je hasarder le peu d'argent qui restait à ma mère ?... si je gagnais, serait-ce un argent bien gagné, bien honorablement acquis ; un argent dont je pourrais avouer la source ?... et si je perdais, au contraire... que de regrets ! que de reproches j'aurais à me faire !... »

— « Alors il s'établit dans mon âme une lutte intérieure. Je rentrai à la maison d'où j'étais inquiet, l'air pensif ; ma mère me demanda ce que j'avais, je lui répondis que j'avais mal à la tête ; je ne dinai qu'à moitié, et prétextant ma migraine, je lui dis que j'avais besoin d'air et que j'allais sortir. »

— « J'avais dans ma chambre quelques pièces d'or que ma mère m'avait confiées, j'en pris une en tremblant, et je descendis en frédonnant pour tâcher de m'étourdir et dissimuler ce qui se passait dans mon cœur. »

— « Ah ! Paul, c'était un combat à outrance ; j'entendais des *oui*, j'entendais des *non* ! mon bon ange me criait : arrête ! le diable me hurlait : marche ! et je marchai. »

— « Poussé par le diable, tu dois penser où je fus conduit. En moins d'une demi-heure j'arrivai à la rue Richelieu. Du plus loin que j'aperçus le no 113, tout mon sang bouillonna, je m'arrêtai indécis, je mis la main dans ma poche, j'y sentis la malheureuse pièce de vingt francs, et j'éprouvai une espèce de frisson. »

— « O Dieu ! » m'écriai-je. »

— « Et cette inspiration me fit trouver la force de m'éloigner quelques instants. Hélas ! la tentation me ramena, et j'allais entrer ; mais comme j'étais au bas des escaliers, un homme qui en descendait avec précipitation se jeta sur moi, faillit me renverser et fit tomber mon chapeau par terre ; le choc fut des plus violents, et les excuses de l'individu ne m'empêchèrent point de murmurer après lui. En me baissant pour ramasser mon chapeau, j'aperçus, à peu de distance, un portefeuille qui devait être à mon adversaire ; je l'appelai de toutes mes forces : »

— « Eh ! monsieur, monsieur !... »

— « All ne revint pas. Je voulus courir après lui, il avait déjà tourné le boulevard, et il était perdu dans le flot de monde qui s'y trouve toujours. Comment faire ? »

J'ouvris le portefeuille pour voir s'il n'y avait pas une carte ou une lettre qui m'indiquât le nom et l'adresse de ce particulier. Je ne trouvai rien de semblable, mais au lieu de cela, quelque chose qui me secoua comme une commotion électrique, un nombre considérable de billets de banque !... Je les parcourus, je les comptai, je les additionnai : il y en avait pour vingt mille francs !

Je restai quelques instants stupéfait, puis je refermai le portefeuille avec une vivacité convulsive, et je le mis bien vite dans ma poche comme si j'avais eu peur qu'on ne l'aperçût dans mes mains.

Comme tu le dois bien penser, je ne songeai plus à aller chez Frascati ; mais ce fut une bien autre tentation. Je pensai à garder cet argent !... Je n'en aurais rien dit à ma mère, je n'en aurais rien dit à personne, je l'aurais gardé bien secret au fond de mon bureau, puis, quand la nécessité se serait fait sentir, j'aurais montré mes vingt mille francs, et je les aurais présentés comme le fruit de mon travail.....

Maintenant que je suis de sang-froid, je rougis d'une pareille pensée ; mais dans ce moment-là, rien ne me paraissait plus pardonnable et plus naturel : c'était pour moi quelque chose de si avantageux ! Cette somme mise à notre disposition nous tirait d'embarras et me permettait de travailler sans inquiétude. Je n'en aurais point eu moins de zèle et moins d'ardeur ; mais le prix de Rome ne m'étant plus si urgent et si nécessaire, je m'y serais préparé avec moins de contention, et j'aurais eu plus de chance pour l'obtenir. Mille raisonnements de ce genre coloraient mon mauvais désir et lui donnaient une teinte d'honnêteté.

Malgré cela, je sentais que c'était mal ; une voix me le disait au fond du cœur ; j'étais embarrassé, tourmenté, et comme je passais devant l'église Saint-Roch, j'y entrai.

On allait faire la prière du soir. Dans la chapelle du fond, à la lueur de deux quinquets, j'aperçus une centaine de personnes agenouillées ; je me joignis à elles, et un instant après, un prêtre en surplis vint se mettre au pied de l'autel. Il commença le pieux exercice par une espèce de lecture spirituelle dont le texte était celui-ci :

“Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.”

Je laisse à penser l'effet que produisirent sur moi ces paroles ; elles semblaient dites tout exprès pour moi, j'y reconnus l'avertissement du Ciel, et mes mauvais désirs cessèrent, la tentation s'évanouit, et je redévis calme et tranquille. En rentrant à la maison, je n'eus rien de plus pressé que de raconter à ma mère la trouvaille que j'avais faite. Elle n'eût pas un seul instant d'hésitation, elle.

“Mon Dieu, s'écria-t-elle d'un ton compatissant, comme la personne qui a perdu ce portefeuille doit être embarrassée !... il faut faire tout ce que nous pourrons pour la retrouver bien vite.”

Nous avons tenu conseil pour savoir quel moyen il y avait à prendre, et nous avons pris le parti des affiches ; j'en ai fait placarder trois cents. Elles avertissaient le public qu'un portefeuille contenant des papiers importants a été trouvé tel jour, telle heure, dans telle rue, et elles indiquent l'adresse du *monsieur* qui l'a trouvé.

Personne encore n'est venu faire de réclamations.

Dès qu'il y aura du nouveau, je te le ferai savoir. Adieu.

LETTRE XI.

Hier, comme je revenais de l'atelier, ma mère me dit qu'un monsieur m'attendait dans ma chambre ; je m'empressai de m'y rendre, et j'y trouvai un inconnu dont la tournure et la physionomie me firent une étrange impression.

Il était sale et presque déguenillé ; ses vêtements, dont le drap pourtant paraissait assez fin, et dont la coupe attestait une ancienne élégance, étaient râpés, tachés, déchirés ; son habit croisé sur sa poitrine n'y était retenu que par un seul bouton ; son pantalon mal tiré laissait voir sa chemise au niveau de sa ceinture ; bref, sa mise tout entière attestait une pauvreté ou une négligence qui faisait peine.

Quant à sa figure, en vérité elle faisait peur ; un teint jaune, des joues creuses, un front ridé, des sourcils épais, des yeux entourés d'un cercle noir et roulant sans cesse, des cheveux huilés et en désordre, d'énormes favoris noirs qui faisaient ressortir encore la pâleur du visage... juge de l'aspect !

— Eh bien ! mon cher, cet homme-là était le propriétaire du portefeuille aux billets de banque.

Je lui fis subir un minutieux interrogatoire, afin de m'assurer que ce qu'il réclamait lui appartenait réellement ; il me répondit de manière à ne me laisser là-dessus aucun doute. Il me dépeignit le portefeuille, sa forme, sa largeur, sa couleur, il me parla des écorchures qui se trouvaient aux coins, et des taches d'encre que j'avais remarquées sur le couvercle, il m'indiqua le nombre et la valeur des billets de banque, etc., etc. : c'était bien certainement à lui.

J'ouvris solennément le tiroir de mon bureau, j'en tirai majestueusement le susdit portefeuille, et je le remis dans les mains de son maître.

— « Voilà, monsieur ! »

— Si tu avais vu quelle joie !... je ne saurais et la dépeindre. Ses yeux lancèrent des éclairs, sa bouche s'entr'ouvrit, ses joues se plissèrent, tous ses membres semblèrent se crispier !... Il saisit le portefeuille avec avidité, il le serra dans sa main, contre sa poitrine, contre sa figure, et il l'embrassa avec une sorte de frénésie.

— « Mon Dieu, monsieur, me dit-il en remarquant que je le considérais avec curiosité, je suis fou... je dois vous paraître fou, n'est-ce pas ? »

— Non, monsieur, non vraiment ; la somme que je vous remets est bien capable de remuer un homme... C'était peut-être toute votre fortune ?

— C'est du moins tout ce qu'il m'en reste.

— Je comprends... peut-être avec cela avez-vous quelques parents à soutenir, une femme ? des enfants ? une mère ?

— Non, non.

— Ou bien vous aviez d'importants projets pour lesquels ces fonds vous sont indispensables ?

— Oui... non... c'est-à-dire... oh ! si vous saviez !... Tenez, monsieur, êtes-vous joueur ?

C'était à demi voix qu'il me faisait cette question, et sa figure revêtit une expression étrange.

— Non, monsieur, lui répondis-je en rougissant un peu.

— S'il en est ainsi, vous ne pouvez pas comprendre ma joie ; tant mieux ! C'est une joie bien courte, allez, et demain peut-être... s'écria-t-il en élevant sa main tremblotante et en la

laissant retomber d'un seul coup : il faudrait que tous les jeunes gens connussent mon histoire !... Tel que vous me voyez, monsieur, je devrais maintenant être riche de deux millions. J'ai eu l'enfance la plus agréable, la plus heureuse. Fils unique, chéri, adoré de mon père et de ma mère, je fus élevé avec la plus tendre sollicitude. On me combla de soins, on m'environna de tendresse ; on chargea de mon instruction les maîtres les plus distingués et mes chers parents se réservèrent le soin de mon éducation. Ce fut mon père qui s'occupa de mon éducation physique ; il m'apprit à monter à cheval, à tirer des armes, à manier un fusil, etc., etc. Ma mère entreprit mon éducation morale ; ce fut elle qui m'enseigna les premières vérités de la religion, et chercha à inculquer dans mon cœur ses importants principes. Je me rappelle encore la petite chapelle où cette bonne mère me conduisait, me faisait mettre à genoux, prenait mes mains dans les siennes, et me faisait réciter mes prières... Quel souvenir, bon Dieu !

— « On fit de moi un charmant enfant. A douze ans j'étais déjà instruit et raisonnable : j'avais peu de défauts saillants, j'aimais beaucoup mes parents, j'évitais avec soin ce qui pouvait leur déplaire, et je leur obéissais avec une ponctualité qui les faisait pleurer de joie. »

— « C'est alors que l'on commença à me présenter dans le monde ; j'y fus accueilli avec des compliments ; partout on me fêtait, on m'admirait, on me flattait ; chacun félicitait mes parents et me louait en face. Je fus d'abord étonné, embarrassé, le rouge me monta au visage ; mais peu à peu je m'accoutumai à cette vie de mensonge et d'hypocrisie, je pris goût aux flatteries ; à force d'entendre dire que j'étais un enfant extraordinaire, je finis par me croire une merveille, je devins orgueilleux à faire pitié ! »

— « A vingt ans j'étais un des plus fâts dans la capitale ; ma mère avait beau me faire des représentations, mon père avait beau multiplier les réprimandes, je répondais que nous étions riches ; qu'il fallait savoir tenir son rang, et je n'en continuais que plus mes airs prétentieux et mes sottises toilettes. Je voulus rivaliser de luxe avec tous les jeunes gens de ma connaissance ; je me jetai dans de folles dépenses, mon père me refusa de l'argent, je

contractai des dettes, et ce fut là la cause première de tous mes malheurs !

« Oh ! les dettes, monsieur... ne faites jamais de dettes. Dans ce siècle d'argent et d'escroquerie, c'est la pire de toutes les choses, c'est le plus dangereux des écueils. C'est pour avoir fait des dettes que tant de gens se deshonnorent et se ruinent, c'est pour avoir fait des dettes que je courus, de gaieté de cœur, vers le précipice qui devait m'engloutir.

« Ce n'est pas le tout d'emprunter de l'argent, il faut le rendre. Tout dandy que j'étais, j'avais de la conscience et de la bonne foi, et je n'étais point encore comme tant de jeunes gens que s'imaginent qu'emprunter c'est gagner, qui s'embarrassent peu de ce qu'ils doivent, et qui pensent même avoir fait beaucoup d'honneur à leur créanciers en prenant et en dépensant leur argent ; non. J'avais puisé sans façon dans la bourse de mes amis, mais j'avais à cœur d'y remettre ce que j'en avais tiré.

« J'aurais pu et j'aurais dû m'adresser à mon père, la crainte de quelques reprimandes m'en empêcha, et j'avisai à un autre moyen pour me procurer l'argent qui m'était nécessaire.

« J'avais joué la bouillotte dans les salons, et j'y avais gagné quelques centaines de francs. L'idée me vint d'aller dans une maison de jeu et d'essayer si j'y aurais la main aussi heureuse. Cette idée me parut lumineuse, et l'expédient me sembla bien trouvé ; je courus le soir même au Palais-Royal, et j'en sortis riche de douze cents francs ?... Malheureux !

« Monsieur, je ne saurais vous dépeindre mon bonheur, ma joie, mon délire plutôt, car j'étais fou !

« J'examinais mes douze cents francs avec l'extase d'un niais, avec la cupidité d'un avare ! Je les comptais, je les regardais, je les caressais en quelque sorte ; je les recomptais, je les rangeais par petites portions, et puis je les recomptais encore !

« Enfin la tête me tournait ; je formais mille espérances : je n'avais plus besoin de mon père ni de sa fortune ; désormais je savais où trouver de l'argent, de l'argent qui m'appartiendrait à moi tout seul, dont je serais le maître unique, dont je n'aurais à rendre compte à personne !... Que de désagréments de moins, que de jouissances de plus !... Je me voyais libre, indépendant, heureux : j'étais perdu !

« A partir de ce jour, l'amour du jeu devint en moi une violente passion ; j'y gagnai d'abord, je reperdis presque tout ensuite, puis je regagnai un peu, et finis par faire des pertes considérables. Ces échecs, qui m'eussent découragé en commençant, ne firent alors que m'exciter davantage.

« Je laissai là l'élégance et la toilette ; je vendis tous mes bijoux ; j'inventai tous les mensonges possibles pour soutirer de l'argent à mon père et à ma mère, et ces ressources épuisées, j'en revins aux dettes ! J'empruntai de tous les côtés, j'allai trouver d'infâmes usuriers qui exploitèrent mon inexpérience et me volèrent comme dans un bois.

« J'étais trop changé pour que mes parents ne s'en aperçussent pas. Naguère si gai, si tranchant, si bavard, j'étais devenu maussade et silencieux ; ma toilette, autrefois si recherchée, si minutieuse, était alors des plus simples, souvent même des plus négligées : pourquoi cette différence ? on l'expliqua d'abord tout à ma faveur. Comme dans un temps j'avais essayé de faire des vers, et que je m'étais souvent donné pour un grand amateur de poésies, mon père ne vit dans ma tristesse qu'une mélancolie de poète, et ma mère attribua la négligence de ma toilette à une espèce de conversion.

« Nous lui avons si souvent reproché son élégance et sa recherche, disait-elle à mon père, le pauvre garçon a cru que pour nous faire plaisir il fallait être mal habillé.

« Et loin de me faire un accueil sévère, on me recevait à bras ouverts, on m'entourait de mille soins, on plaisantait pour me faire sourire ; ma mère chantait pour me distraire ; on me souriait, on m'embrassait, on me caressait, comme un enfant, et c'étaient pour moi des tortures que tous ces soins et toutes ces caresses.

« Mon père mourut avant d'avoir rien découvert, heureux d'emporter son illusion dans la tombe. Il me laissa sa bénédiction et la jouissance d'une grande partie de sa fortune. J'eus douze cent mille francs à ma disposition ; je payai toutes mes dettes, et ce qui me resta fut jeté sur le tapis vert... Monsieur, au bout d'un mois je n'avais plus un sou !

« Dès lors je levai le masque ; je me montrai tel que j'étais, je fis même parade de ma conduite. Ce fut un coup de foudre pour ma mère ; elle se récria, elle se lamenta, elle me

supplia, elle me menaçait : je fus insensible à ses menaces comme à ses prières, je me moquai de ses représentations, je me jouai de sa tendresse, et je lui déclarai maintes fois que si elle ne me donnait pas l'argent que je lui demandais, j'irais me jeter à l'eau, ou que je me brûlerais la cervelle !

« J'exploitais ainsi sa sollicitude, je faisais argent de ses alarmes ; je lui causai tant de peines, tant d'angoisses, tant de tourments, que... Je ne puis le dire qu'en serrant les poings et en grinçant les dents... Monsieur, je la fis mourir de chagrin ! !

« Moi, son fils... ma mère... Ah ! malheur ! infamie ! misère !

« Vous ne vous imaginez point à quel degré est arrivée chez moi cette sinistre passion du jeu ; elle me maîtrise, elle me ronge, elle me torture. Je sens tout ce que ma conduite a de vil et de méprisable ; je comprends combien je me souille et je me déshonore ; je voudrais changer, mais je ne puis pas... Je vois tous les avantages d'une vie tranquille et rangée, mais c'est pour moi le supplice de Tantale ; je ne puis y parvenir, y atteindre. Il faut absolument que je joue ; une voix tyrannique me l'ordonne, un bras d'airain m'y pousse, des habitudes indomptables m'y forcent, le jeu m'est devenu presque aussi indispensable que l'air : c'est mon occupation de tous les jours, c'est ma pensée de tous les instants. J'en rêve quand je dors, j'y réfléchis quand je mange, j'y travaille et je m'y prépare comme à l'affaire la plus importante du monde ; je fais toute sorte de calculs ; je me perds dans une foule de combinaisons ; je cherche un tas d'artifices, j'invente mille supercheries. Ajoutez à cela les projets, les craintes, les espérances ; j'en suis rempli, obsédé, consumé ; enfin je ne vis plus, je joue ! !

« Tout en me faisant ces aveux, l'étranger se remuait convulsivement, ses yeux flambaient, toute sa figure grimait, la sueur lui coulait du front ; et l'on eût dit un possédé sous la puissance de l'exorcisme.

« Son récit m'impressionna tellement que lorsqu'il l'eut terminé, je n'y ajoutai aucune réflexion, je ne lui fis aucune observation. J'aurais pu lui parler des moyens de changer de conduite, j'aurais pu lui indiquer ce qu'il fallait faire pour en trouver la force ; mais, dans ce moment-là, je n'y pensai même pas ; je ne

voyais plus l'homme, je ne songeais qu'à la passion qui l'avait perdu ; et tout mon esprit était absorbé dans cette pensée :

« Grand Dieu ! combien le jeu est une chose dangereuse ; que de malheurs il peut causer, à quels excès il peut conduire ! !

« Le malheureux joueur m'apprit que les vingt mille francs que je venais de lui rendre seraient le soir même hasardés sur le tapis vert. Il comptait que le sort, si long temps contraire, lui redeviendrait favorable ; il espérait de bonnes chances et un retour de fortune. C'était là ce qui lui donnait cette joie frénétique qu'il m'avait félicité de ne point comprendre.

« Il ouvrit son portefeuille, et m'invita à y prendre quelque chose en récompense de ma loyauté. Tu penses bien que je refusai ; je lui donnai seulement l'adresse de l'assicheur, afin qu'il allât lui payer ses affiches.

« Et quant à moi, monsieur, lui dis-je, vous m'avez assez payé en me racontant votre histoire.

Il me quitta en me comblant de remerciements.

« Moi je te quitte en te disant simplement Adieu !

LETTRE XII.

Mon cher, voici le jour du combat qui s'approche ; la lice va bientôt s'ouvrir : C'est dans trois jours la première épreuve du concours...

Tu t'imagines sans doute que j'ai peur, que je suis sous l'influence d'un certain mouvement anormal que l'on appelle tremblement ?... tu es dans l'erreur, mon ami :

Je suis calme, je suis tranquille, je n'ai pas la moindre colique ; et si tu étais là, près de moi, je te ferais mettre la main sur la poitrine ; et je te dirais comme je ne sais plus qui : « Irrrrrançais, vois si mon cœur bat plus fort qu'à l'ordinaire ? »

Tu verrais, ou plutôt tu sentirais que non !

Cela t'étonne ? hé bien, moi aussi ; je ne me reconnais plus moi-même ! Il n'y a pas longtemps encore que ce concours me mettait la tête à l'envers ; j'étais hors de moi dès que j'y pensais seulement cinq minutes ; j'y voyais

pour moi une question de vie ou de mort. Maintenant je n'y vois plus qu'une bonne occasion qui se représentera l'année prochaine si je la manque cette année-ci. J'y pense aussi longtemps et aussi souvent que je le veux, sans en éprouver le moindre trouble ; plus de palpitations, plus de contention ; un peu d'assurance d'un côté et un peu de résignation de l'autre, ça fait équilibre.

La cause de ce changement ferait rire bien des petits maîtres, et hausser les épaules à bien des incrédules : C'est un sermon.

Dimanche dernier je suis allé à Saint-Sulpice avec ma Mère, et nous avons assisté au sermon du soir. Mon cher, le prédicateur m'a semblé parler tout exprès pour moi ; il a fait l'éloge de la pauvreté d'une manière si vraie, si touchante, si convaincante, que les larmes m'en sont venues dans les yeux. Il en développa les avantages avec tant d'entraînement et tant d'éloquence, que j'en éprouvai la chair de poule ; je fus soulevé sur ma chaise ; un peu plus je me levais plein d'admiration, et je m'écriais avec enthousiasme :

“ Et moi, aussi je suis pauvre... ! ”

Ce discours m'a fait plus de bien que je ne saurais dire. Il m'a montré notre position bonne et avantageuse, il m'a mis du baume dans le cœur, de la tranquillité dans l'âme ; c'est lui qui m'a donné ma résignation d'aujourd'hui.

Après cela, qu'on vienne me dire que la religion ne sert de rien.

LETTRE XIII.

Et d'une !

La première épreuve est terminée, le premier pas est fait, la lutte est commencée ; garde à nous !

Ce fut hier matin. Tandis que le soleil sortait radieux de sa couche, revêtait son manteau de flammes et le secouait majestueusement sur le monde, moi je sortis prestement de mon lit, je revêtis... mon pantalon et ma redingote, et je fis ma prière quotidienne. Je la fit *joliment* fervente, je t'en réponds.

Cela fait, j'embrassai ma mère, j'avalai une bonne tasse de café, je saisis ma chère boîte de couleurs, et je me rendis à l'École des Beaux-Arts.

Un grand nombre de concurrens y étaient déjà arrivés. Assis sur la pierre, appuyés contre les murailles, réunis en groupe ou se promenant de long en large, ils attendaient impatiemment que la lice s'ouvrit, ou, si tu veux, que l'heure du concours sonnât. C'était une réunion des plus bizarres et des plus pittoresques, car mes chers confrères sont, pour la plupart, des gens fort originaux.

Le plus grand nombre portaient des redingotes de fantaisie et des habits de caprice (style tailleur) ; il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les longueurs, de toutes les formes.

Les barbes et les cheveux offraient surtout une originale variété ; moustaches de toute couleur, impériales de toutes dimensions, et puis, favoris, collier, barbes de bouc, barbes de sapeur, coiffures à la Louis XIV, à la moyen âge, à la renaissance, à la XIXe siècle à la malcontent ; enfin de ces coiffures sans noms, sans règles, sans principes ; de ces grands cheveux mal peignés, mal soignés, qui s'enlacent sans ordre, retombent sans symétrie, re-luisent comme de la filasse, et frisent comme des bâtons : ceux-là étaient en grande majorité.

Je considérais philosophiquement tous ces cheveux monstrés, ces barbes singulières et tous ces costumes *excentriques* ; les salles s'ouvrirent, tout le monde s'y précipita, on fit un appel nominal et chacun prit sa place. Nous étions soixante-dix-neuf.

Tu sais ou tu vas savoir que le concours pour le prix de Rome est composé de trois épreuves. La première consiste dans une simple esquisse à laquelle tout le monde peut s'essayer ; les quarante qui y réussissent le mieux sont classés, affichés, et admis à la seconde épreuve. Celle-là est beaucoup plus sérieuse, on y travaille toute une semaine ; c'est une étude de torse, étude d'après nature bien entendu. Il y faut du dessin, de la couleur, du modelé, du sentiment et les dix qui en mettent davantage sont les seuls admis à la troisième et dernière épreuve.

Hier donc il ne s'agissait que d'une esquisse, ou nous a donné pour sujet l'entrevue de Coriolan et de Veturie ; il fallait représenter le moment où le fier Romain vaincu par les larmes de sa mère et stupéfait de la voir tomber à ses pieds, la relève, l'embrasse et s'écrie : “ Rome est sauvée mais votre fils est perdu. ”

C'était vraiment un sujet magnifique, et j'aurais désiré qu'il fut gardé pour l'épreuve décisive. Que de belles choses à faire ! que d'expressions à donner ! que de sensations à rendre ! Coriolan avec sa fierté vaincue et sa piété filiale triomphante ; Véturie avec ses larmes de femme, sa dignité de Romaine et sa tendresse de mère ; Valérie avec son amour d'épouse, et puis d'un côté les Dames Romaines et leurs enfants, de l'autre les chefs Volsques spectateurs attendris de cette scène touchante...

Oh ! j'aurais fait quelque chose de bien, j'en suis sûr ; l'amour que j'ai pour ma mère m'eût inspiré, et m'eût fait rendre avec bonheur l'émotion de Coriolan et ses sentiments de fils ; mais hier il ne fallait ni expression, ni sentiments, ce n'étaient que des lignes à bien harmoniser, de bonnes indications à donner, une espèce de plan à faire. J'ai cherché et tâtonné pendant les premières heures, et puis, ma foi, je me suis lancé avec hardiesse : j'ai placé tous mes personnages, les ai posés, indiqués, groupés, costumés ; j'ai calculé mes lignes de manière à ce qu'elles s'unissent, se marient, s'enchaînent avec art, enfin j'ai marqué mes ombres et mes lumières, et bonsoir ; j'avais fini l'un des premiers.

Ce matin, notre professeur, en arrivant à l'atelier, m'annonça que mon esquisse, sans être remarquable, avait cependant paru passable, et me ferait admettre parmi les quarante élus ; et me frappant familièrement sur l'épaule :

« Du courage, jeune homme, m'a-t-il dit, travaillons ferme, et rappelez-vous ce que je vous dis il y a six mois... »

Certes oui, je me le rappelle ; j'y ai pensé trop souvent depuis, pour en avoir rien oublié. Nous verrons s'il avait raison.

LETTRÉ XIV.

Aie ! aie ! aie ! j'ai grand peur d'être mis hors de combat ! je viens de terminer la seconde épreuve, et je n'en suis pas content du tout.

Imagine-toi, mon cher Paul, que je me suis trouvé à la plus mauvaise place, moi qui en avais tant besoin d'une bonne ! J'avais le modèle en dos, je ne voyais sa figure qu'en tiers, les, trois quarts de son torse étaient perdus dans l'ombre, l'un de ses bras se présentait en raccourci ; faites donc quelque chose de propre avec ça !

Ensuite j'étais mal disposé, mal en train ; dès le premier jour je fus pris d'une tristesse nerveuse, une de ces tristesses sans motifs, qui vous tombent dans le cœur sans qu'on s'y attende, qui viennent avec la pluie et ne se dissipent qu'au beau temps. Tout m'ennuyait, tout me décourageait, mes espérances de la veille me semblaient d'un ridicule amer.

Moi, si novice encore, prétendre au prix de Rome ! y prétendre sans appui, sans protection, sans intrigue ! c'était une exorbitante prétention.

Et je travaillais sans goût ; tout ce que je faisais me paraissait mauvais, tandis que l'ouvrage de mes voisins me paraissait superbe ; le sang me montait à la tête, mes dents glissaient lentement les unes sur les autres, mes yeux étaient humides, enfin j'en étais malade.

C'est Dieu sans doute, mon cher Paul, qui m'a envoyé cette décourageante mélancolie : le succès de la première épreuve m'avait chatouillé l'amour-propre, je n'ai point assez réfléchi à qui je le devais ; les félicitations de mon professeur m'ont fait croire à mon mérite personnel, je comptais trop sur moi ; le Ciel m'en a puni : *Fiat voluntas.*

C'est dur à digérer pourtant.

Adieu, mon ami.

La Fin au prochain Numéro.

SONNET SUR UNE PRISE DE VOILE.

Jeunes filles dont la démarche pensive et lente annonce que vous revenez d'une solennité grande et pieuse (la piété est empreinte sur votre visage, et plus encore dans vos yeux qui pleurent et sont baissés.)

Où donc est celle qui, entre toutes les autres, se tenait comme un soleil de beauté et de vertu, aux rayons duquel les âmes bien nées découvraient les voies par où l'on va au ciel ?

Les jeunes filles répondent : "N'espère plus la voir parmi nous ; aujourd'hui cette belle lumière est éteinte pour le monde dont elle faisait le bonheur."

"Tu peux aller voir sa parure éparse sur le seuil d'un cloître : la pourpre et les joyaux jonchent le sol, et le vent emporte au loin les beaux cheveux, d'or."

QUEBEC, 4 JUILLET, 1844.

Avec le présent Numéro nos abonnés recevront aussi la partie musicale de notre feuille, composée de huit pages. La première Romance, intitulée :

"LE SOLEIL DE MA BRETAGNE."

Est une des plus belles créations de Mlle. Leisa PUGET qui tient aujourd'hui en France, nous pourrions dire dans le monde entier, le sceptre de la composition en ce genre.

Avec cette belle Romance, nous croyons qu'en nous saura gré d'avoir reproduit les couplets composés par F. M. Derome, Ecr., à l'occasion du Banquet de la Saint Jean Baptiste. Le motif et les accompagnements qui sont de M. Charles Sauvageau ne peuvent qu'ajouter à la réputation déjà si bien établie de l'habile compositeur dont Québec se glorifie.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE, Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parc et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames-Usuelles, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M. G. N. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
Louis Berlingot,	Boucherville.
H. Garnier,	Rivière du Loup (en haut).
Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
Louis Balté,	Deschambault.
Wilfred Launière,	Saint-Michel.
George Tanguay,	Saint-Cervais.
George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
Cléophe Cimon, N. P.	Malbaic.
Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
J. B. Beaulieu, N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE, Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.